

" Voyez ce que Hegel a péniblement enfanté après une vie de méditations et de recherches ; étudiez ces constructions tourmentées ; suivez la subtilité de ces raisonnements, où les mots prennent la place des choses. Et maintenant prenez l'Evangile, et lisez au hasard un discours du Christ ; cherchez-y, non pas un dogme, mais une philosophie. Mettez sans crainte, à côté de Spinoza et de Hegel, la douce et sereine figure de Jésus. Où est l'idéal du beau, du vrai, du bien ? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les plus petits ? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen ? Où est la vie, où est l'espoir ? Encore une fois, oubliez votre église ou votre école, et regardez froidement.

" Les systèmes de Spinoza n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hegel est mort et ruiné, comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie est debout ; dix-huit siècles l'ont si peu usée que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre. C'est la doctrine de Celui qui seul a pu dire aux hommes : " Si vous tenez à ma parole, vous connaîtrez la vérité, et " la vérité vous affranchira. (Saint Jean, VIII, 32)."

Deux mots résumeront cette étude : le doute produit en nous le trouble, l'impuissance, la torture ; la foi nous donne la paix, la liberté, le bonheur.

A. M.

Les nobles Chevaliers de Dieu.

Les quelques pages qui suivent sont de Louis Veillot (*Ça et là*, 2nd vol., page 217 et seq.) Nous n'en ferons pas l'éloge. Ce serait inutile.

La ville du contraste et du vertige, l'université des sept péchés capitaux, Paris, renferme aussi des collèges d'apôtres et des séminaires de martyrs. Dans le pêle-mêle de ces maisons où le blasphème seul se souvient de Dieu, au milieu de ces écoles d'affaires, d'ambition et de plaisir, Paris contient des maisons de missionnaires, des écoles d'apostolat catholique, où la science que l'on apprend est de mourir pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de Dieu.

Je dis mourir, et je dis trop peu ; car il ne s'agit pas de donner une fois sa vie, ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir. Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours et toujours ! Il fait une guerre sans trêve contre un adversaire immortel, qui ne sera vaincu momentanément que par des miracles, qui ne sera enchaîné et dompté définitivement que par la force de Dieu.

Pour s'engager dans ce combat il faut que le missionnaire se dépouille de tout. Il meurt d'abord à sa famille selon la chair ;